

Thomas Degardin

DIMENSION 42

*Roman de
science-fiction*

Atramenta

CHAPITRE 1 : ORIGINES

Aussi loin que je me souviens, c'était ces chants d'oiseaux.

Ah, ces oiseaux ! Ils chantaient la saison des amours, le printemps ! Puis cette odeur d'herbe fraîchement coupée, mêlée à celle de vieilles feuilles mortes, venait me chatouiller les narines, et enfin le ciel ! Ce ciel si bleu était parsemé de jeunes pousses de feuilles, d'un vert si éclatant ! Soudain, c'était le trou noir. Je m'étais réveillé dans une salle blanche, inondée d'une lumière aveuglante, irritante à mes yeux. Enfin, j'entendais une voix lointaine, puis j'avais aperçu ce visage rond, qui se penchait sur moi, parlait de manière agressive, très insistante, toujours en posant la même question :

– Qui êtes-vous ? Mais bon sang, qui êtes-vous ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Pour quelle raison ? Je l'ignorais.

Ce personnage au visage rond criait tellement que j'en avais mal aux oreilles.

Il me giflait aussi. Mais qu'avais-je fait pour mériter cela ? En plus, ça n'arrangeait pas mon mal de tête.

J'étais secoué tel un arbre fruitier, dont on attend que les fruits tombent à ses pieds.

Enfin, il avait arrêté de me brutaliser. J'avais entendu des pas et un grincement.

À ce moment-là, elle était arrivée dans mon champ de vision, une auréole dorée, un rayon de soleil, les contours d'un visage de femme, de celle que j'allais par la suite surnommer Tête Dorée. J'avais alors lâché mon plus beau sourire, puis mon tortionnaire s'était exclamé :

– Docteur ! Celui-là, ou bien il est sourd, ou bien c'est un crétin ! J'ai beau le griffer, le gifler, le secouer, lui crier dessus, il ne me répond pas !

Tête Dorée lui avait répondu alors en le grondant, tel un enfant :

– Gérard, vous n'êtes pas là pour le brutaliser ! Gardez-le à l'œil ! C'est tout !

– Mais m'dame ! Pardonnez-moi, mais on m'a donné l'ordre de me renseigner sur lui...

– Qui vous a donné l'ordre ?

– Le directeur...

– Allez lui dire qu'il n'est pas son médecin !

– Oui, m'dame ! répondit mon gardien, en tournant les talons et quittant mon champ de vision.

J'avais eu droit à un large sourire de Tête Dorée, puis elle m'avait interrogé :

– Comment vous appelez-vous ?

– Je ne sais pas.

– Vous ne vous souvenez pas de votre nom ?

– Je ne crois pas.

– Vous n'avez pas répondu à ma question.

– J'ai répondu à votre question.

– Vous m'avez dit, je cite : « Je ne crois pas. » Voulez-vous plutôt dire : « Je ne sais plus » ?

– C'est ce que j'ai dit.

— Êtes-vous tombé brutalement au point d'avoir perdu la mémoire ?

— Je ne me souviens pas être tombé.

— Puis-je examiner votre tête ?

— Aucun problème, faites votre examen, docteur.

Elle avait souri, m'avait examiné et avait pris un air surpris :

— Pas de bosse, pas de bleu, que de vieilles cicatrices, dont une parfaitement dissimulée. Visiblement, vous n'êtes pas tombé, du moins récemment. Dites-moi les dernières choses dont vous vous souvenez.

— Je me souviens des chants d'oiseaux, de l'odeur de l'herbe coupée et du ciel. C'est tout.

— Et si je vous dis qu'on vous a trouvé sans vêtements, ça vous rappelle quelque chose ?

— Absolument rien ! Vous dites sans vêtements, ça par exemple ! Il me semble très frileux. Ce qui est étrange, car je ne me souviens pas avoir eu froid, quand j'étais tout nu.

— Vous admettez ne pas avoir eu froid, un matin de mai, allongé sur le sol à admirer le ciel, tout nu, et vous avez trouvé ça étrange. Bon, je l'inscrirai dans mon rapport. Continuez.

Tête Dorée avait sorti une sorte de dictaphone et l'avait mis en marche.

— Docteur, comme je vous le redis, il me semble frileux. Je vous certifie ne pas avoir eu froid et j'étais nu en pleine forêt. Ce n'est pas le fait de me retrouver nu en pleine forêt qui me paraît le plus étrange, mais plutôt le fait que je n'ai pas eu froid dans une telle situation. Me promener nu en pleine forêt, un matin de mai, n'est pas, selon ma propre impression et au vu des événements, une habitude que j'aurais soudain prise sur un

coup de tête. Je ne me souviens pas avoir envisagé une seule fois un tel retour aux sources, et me promener sans le moindre bout de tissu n'est pas une seconde nature selon moi.

– Vous souvenez-vous de ces habitudes ?

– Comment voulez-vous que je me souviene de quoi que ce soit ? J'ai un seul et unique souvenir, la forêt, avant il n'y a rien.

– Vous savez, je trouve que, pour un amnésique, vous parlez beaucoup. Vous avez l'air de sortir de nulle part avec soi-disant aucun souvenir, pas de passé et aucun indice sur vous. Les analyses vous concernant n'ont donné aucune réponse valable. L'identification a échoué. On a fouillé la zone où l'on vous a vu et on n'a trouvé que nos propres traces ! En gros, la zone était vierge de présence humaine. J'ai cru à un canular, mais c'est impossible d'en réaliser un d'une telle ampleur. C'est comme si l'on vous avait déposé là sans rien toucher. On cherche à savoir comment on vous a amené à cet endroit, mais sans indices, seuls restent vos souvenirs. Si quoi que ce soit vous revient, appuyez sur ce bouton vert.

Elle m'avait tendu un boîtier et m'avait demandé :

– Au fait, j'oubliais ! Avez-vous faim ou soif ?

– Oui.

– En cas de besoin pressant, appuyez sur le bouton rouge.

J'avais voulu la suivre du regard quand elle était partie, mais je m'étais rendu compte que j'étais attaché. J'étais prisonnier de cette pièce.

J'avais sombré dans un profond sommeil. Je n'avais pu déterminer combien de temps j'avais dormi, mais, à mon réveil, l'attente de mon repas avait été longue. C'était mon gardien, que

j'avais surnommé Visage Rond, qui m'avait apporté mon dîner sur un ton moqueur et sarcastique :

— Alors comme ça, on ne parle qu'au docteur ?

J'avais refusé de répondre à cet odieux personnage. Il insistait encore :

— Alors, mon gars ! Le docteur a beau être très jolie, elle ne viendra pas te voir aujourd'hui, elle a d'autres patients à visiter. Elle a réussi à t'arracher des confessions contre un joli sourire, mais moi, c'est grâce à ma force que je fais parler tes semblables.

Visage Rond avait pris la posture du gorille, montrait sa puissance musculaire et désignait un objet, blanc, le long de sa jambe, sa matraque.

— Tous les jours, toutes les semaines, tu auras affaire à moi ! Alors si tu veux causer, c'est avec moi et maintenant ! J'ai des ordres te concernant. Tu me dis qui tu es, tu t'expliques sur la manière dont tu es arrivé, et tu reverras ta forêt chérie. Autre solution, tu te tais, je te pourris l'existence et c'est cette cellule que tu verras jusqu'à la fin de tes jours.

J'avais continué à regarder le plateau sans mots. Visage Rond m'avait pris le menton et obligé à le regarder dans les yeux :

— Ah oui, autre chose, tu me manques de respect et je te brise sur-le-champ ! Si tu continues à ne pas me regarder et à te taire, je vais faire parler ma matraque !

En le regardant dans les yeux, j'avais continué à me taire.

— Bon, alors tu viens de perdre un privilège ! Ce sera repas au lit et comme un bébé.

Il avait pris la cuillère et m'avait donné ma nourriture. Une lutte des regards s'engageait. C'était avec défiance que

je luttais contre ce regard noir. La bouffe n'était pas très bonne, mais j'avais faim. J'avais fait donc contre mauvaise fortune bon cœur.

Il continuait sans cesse pendant le reste du repas à me forcer à parler, en vain. Puis, aussitôt le repas fini, il m'avait dit :

— Cet après-midi, deux copains à moi vont t'emmener passer des examens. Rassure-toi, tu ne verras pas l'extérieur de la journée.

Il était reparti en ricanant, avec mon plateau, de sa mauvaise blague.

Je m'étais encore endormi. C'était les deux « copains » de Visage rond qui m'avaient réveillé. Ces deux armoires à glace, sentant la sueur, m'avaient détaché et saisi avec brutalité.

Ils m'avaient traîné dans le couloir. Nous avons franchi au moins trois portes quand nous nous arrê tâmes devant une autre porte. Elle avait un écriteau, contenant des signes étranges que je ne savais lire. La porte s'était ouverte et mes deux gorilles m'avaient jeté violemment sur un siège. Ils m'avaient attaché et s'en étaient alors allés. En face de moi se tenait une femme maigre, l'air sévère, d'un certain âge, elle désignait un panneau rempli de signes similaires à l'écriteau, mais pour moi inconnus. Je n'avais alors rien dit. La femme se dirigea vers moi et ordonna, sèchement :

— Alors, vous lisez ? Je ne vais pas passer la journée sur votre cas.

Lire quoi ? Des signes inconnus sur un fond blanc ? Fallait-il que je lui dise la vérité ?

— Lire ça ? Je ne sais même pas ce qu'il y a écrit sur le mur !

La femme, visiblement agacée, tapait sa baguette sur le panneau, de manière insistante, puis réalisant que ce n'était

pas simulé, avait pris un appareil sur une table et s'était approchée de moi. Cette femme était brune, d'une maigreur épouvantable, passablement très âgée, et sentait fort l'alcool. Elle avait posé son appareil sur mes yeux en disant :

– Faites comme si vous regardiez loin devant vous.

Elle avait grogné un moment, tel un ours mal léché, en regardant dans l'appareil, puis avait conclu :

– Bon, vous n'êtes pas aveugle, mais vous ne voyez pas bien clair... Voyons, j'ai peut-être quelque chose qui va vous aider.

Elle était partie avec son appareil et était revenue avec un objet qui avait déclenché chez moi une impression de déjà-vu et qui, une fois posé sur mon nez, m'avait donné la migraine. J'avais manifesté mon mécontentement :

– Votre truc, là, ce n'est pas très efficace, ça me donne des maux de tête !

– Attendez une minute, je vais régler le tout. Dites-moi si ça s'améliore !

Elle avait fait un premier réglage :

– C'est pire !

Elle avait fait un second réglage :

– Enfin, ça s'améliore !

Elle avait changé encore un truc :

– Stop !

Je voyais enfin mon environnement à peu près clairement, et en face de moi se tenait une femme d'une soixantaine d'années, toute ridée, teinture brune avec quelques mèches blanches et une tiare d'infirmière. Elle faisait une sale tête ! Elle m'avait alors dit :

– Tout va bien ?

– C'est presque ça, pas encore très net, quoiqu'un peu

fort comme niveau de correction.

— Maintenant, lisez ou je vais perdre patience ! ordonna cette infirmière diabolique, que j'avais immédiatement surnommée « Tête Brune ».

— Je ne reconnais toujours pas les signes que vous me montrez.

— Voyons, faites un effort ! Même un enfant de six ans sait lire ça !

— Toujours rien.

— Vous vous moquez de moi ! Vous ne reconnaissez pas l'alphabet ?

— Ça, l'alphabet ? Vous plaisantez ! Montrez-moi le « A » !

— Bon, vous avez gagné, vous me faites un caprice, on va continuer à corriger votre vue. Je vais vous passer des idéogrammes de couleur.

C'est ainsi qu'elle m'avait projeté sur le mur des images simples.

— Un arbre vert... une fleur jaune... un cheval marron... une vache noire... un lapin blanc..., disais-je, mécaniquement.

— Ça suffit ! Vous savez distinguer les formes et les couleurs, alors l'alphabet ce n'est pas grand-chose. Je vais essayer de corriger la netteté, vous allez me dire si le point bouge et de quel côté.

— Bouge en haut... bouge à droite... bouge à gauche... bouge en bas...

— Maintenant, vous allez me dire quelle couleur brille.

— Le rouge brille..., le vert brille..., le rouge brille..., le vert brille...

— Bonne nouvelle, vous êtes myope et astigmaté.

Elle avait réglé mon appareil à voir mieux. Je voyais à

présent sa hideuse verrue au coin de sa lèvre ainsi que l'incroyable usure de sa tiare.

— Voyez-vous parfaitement ?

— Oui, très bien, merci.

— Bon maintenant, dites-moi où est le « A.

— Je ne sais pas.

— Bon, ça suffit les caprices, j'appelle le docteur !

Elle s'était dirigée vers un vieux téléphone à cadran rotatif, puis avait composé quelque chose dessus.

Nous avons attendu le docteur. Tête Brune était là, immobile, elle continuait à attendre la réponse avec une baguette désignant le tableau. Tête Dorée était arrivée bien longtemps après. Son entrée m'avait fait chaud au cœur.

C'est ainsi que j'avais pu apprécier l'incroyable beauté de mon docteur, dans toute sa splendeur, une blonde plantureuse aux longs cheveux d'or, qui ruisselaient en cascades sur ses petites épaules, ses petits yeux d'un bleu si clair, si profond, son petit nez légèrement retroussé, sa petite bouche avec un rouge à lèvres parfaitement assorti à son teint. Mais quelle beauté ! Quelle magnificence ! J'étais béat ! J'avais été tiré de mon état complètement second par mon bien-aimé docteur ! Elle m'avait avoué plus tard qu'à ce moment-là je souriais bêtement, que j'avais l'air complètement benêt et que ça me rendait complètement chou ! Au fait, elle sentait la lavande !

Le docteur me répéta alors :

— Monsieur, ça va ?

— Oui, oui.

— Vous vous êtes souvenu de quelque chose ?

— Non, j'ai juste un petit problème de lecture. Les signes

que me désigne cette infirmière ne me disent absolument rien.

— Savez-vous lire et écrire ?

— Bien sûr ! Passez-moi du papier et un crayon et je vous le prouverai.

Tête Brune et Tête Dorée étaient incroyablement surprises par ma réponse et avaient répondu, gênées et synchrones :

— Nous n'en avons pas.

— Alors comment écrivez-vous ?

Tête Dorée m'avait tendu une tablette noire.

— Que dois-je faire avec ?

— Écrivez dessus ! s'exclama Tête Dorée.

— Avec quoi ?

— Avec vos doigts, pardi ! s'exclama Tête Brune.

— Ça va être très difficile les mains attachées.

Tête Brune m'avait détaché une main. Je l'avais remerciée, avais pris la tablette et, avec mon doigt, avais alors tracé un « A ». Tête Brune m'avait arraché la tablette des mains et l'avait montrée au docteur :

— Je ne connais pas ce signe ! s'exclama Tête Dorée.

— Moi non plus ! renchérit Tête Brune.

— Arrêtez de plaisanter, impossible que vous ne connaissiez pas la première lettre de l'alphabet.

Elles s'étaient alors regardées mutuellement, désespérées. Tête Dorée avait pris la tablette des mains de l'infirmière et répondu :

— Je vais vous écrire la première lettre de l'alphabet.

Elle m'avait montré la tablette et j'avais vu alors :

3

— C'est ça, la première lettre de l'alphabet ?

— Oui, me répondit Tête Dorée.

Il y avait eu un long silence et j'avais posé la question fatidique :

– Docteur, suis-je fou ?

– Écoutez-moi très attentivement, on va chercher à comprendre ce qui vous arrive. Honnêtement, je suis aussi désemparée que vous. C'est la première fois que je vois ce signe. C'est aussi la première fois qu'une personne comme vous déclare qu'elle sait lire et écrire et nous le prouve de cette manière. Nous allons fabriquer ce que vous avez sur le nez et essayer de comprendre ce qui vous arrive. Vous allez passer un test d'audition et un test de réflexologie.

Après un long coup de téléphone et une grosse attente, mes gorilles étaient venus me chercher. Ils m'avaient traîné d'un couloir à l'autre et d'une salle à l'autre. Les tests d'audition et de réflexologie s'étaient passés sans encombre. On m'avait ramené à ma cellule. C'était ainsi que s'était finie ma visite du sous-sol. On m'avait attaché aussitôt et avait éteint la lumière. Je m'étais endormi immédiatement.

CHAPITRE 2 : LES AUTRES

J'avais été tiré de mon sommeil par Visage Rond, lorsqu'il avait allumé. C'était pour m'apporter à manger :

— Encore cette nourriture infâme ! pensai-je à ce moment-là.

Visage Rond était là avec mon plateau, prêt à m'humilier encore :

— Alors, mon gars, toujours pas envie de me parler ? On m'a dit que tu savais pourtant bien parler, mais par contre pas écrire ! Tu veux nous faire croire que ce signe étrange fait partie de l'alphabet ! Tu sais, ça a bien fait rire tous mes copains, surtout le fait que tu ne veuilles pas admettre que tu ne sais pas lire !

Visage Rond était pris d'un fou rire et avait viré au violet.

— Allez ! Dis-moi qui tu es et je t'emmène en forêt !

Il avait pris son air le plus benêt et s'était mis à piaffer alors :

— Devine qui a reçu un joli cadeau du joli docteur !

Je l'avais regardé droit dans les yeux avec mon regard le plus assassin.

— Ah ! J'ai enfin eu un vrai regard d'homme à homme ! Je vois que « môssieur » est prêt à passer à table ! Allez, dis-moi quelque chose et je te donnerai le très joli cadeau du très joli docteur !

Il m'avait tellement énervé avec ses grimaces, que je lui avais ordonné d'un ton cassant :

– Donne !

– Enfin ! Voilà que tu me parles. Allez, dis-moi vite ce que je veux entendre ! Dis-le-moi ! J'ai d'autres bébés comme toi à dorloter !

– Non, donne !

– Bon alors, je garde le cadeau du magnifique docteur.

J'avais donc craqué :

– Non ! Je ne sais pas qui je suis et encore moins comment je suis arrivé en forêt. Je vous le jure, c'est la stricte vérité !

– Eh bien, en voilà une bonne surprise ! Le directeur va être content ! Tiens, voilà ton cadeau !

Il avait jeté mon « cadeau » à travers la cellule et lâché mon plateau à ses pieds. Puis il était sorti et avait fermé la porte. Mes entraves s'étaient ouvertes et la lumière s'était éteinte. Comme si cela ne suffisait pas, Visage Rond avait appuyé son gros doigt sur l'interphone et d'une voix glaçante avait dit alors :

– Bienvenue en Enfer ! Ah ! Ah ! Ah !

J'avais cherché mon « cadeau » à tâtons. Je l'avais ouvert. C'était machinalement que j'avais mis la paire de lunettes sur mon nez. La netteté s'était alors présentée à moi. J'étais dans une pièce capitonnée d'environ 6 m², de deux mètres de hauteur, avec pour seule ouverture avec l'extérieur une lucarne sur la porte, d'où provenait un rai de lumière du couloir. La lumière était revenue dans la pièce, elle descendait du plafond capitonné par je ne sais quel procédé. Je m'étais rendu compte que j'étais vêtu d'une sorte de camisole. Ainsi j'étais prisonnier d'un établissement psychiatrique.